

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

HEARTLAND

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Sarah Smarsh a grandi au Kansas, où elle vit aujourd'hui. Journaliste, elle traite de questions économiques et sociales pour différents titres dont le *Guardian* et le *New York Times*. Récemment lauréate d'une bourse Joan Shorenstein à la Kennedy School of Government de l'université Harvard, et auparavant professeur d'écriture de non-fiction, Sarah Smarsh est souvent invitée à parler des inégalités économiques et de leur traitement par les médias. *Heartland* est son premier livre.

SARAH SMARSH

HEARTLAND

Au cœur de la pauvreté dans le pays
le plus riche du monde

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène BORRAZ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
*Heartland. A memoir of Working Hard and Being Broke
in the Richest Country on Earth*

© Sarah Smarsh, 2018
© Christian Bourgois éditeur, 2019,
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-03148-5

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Pour maman.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Sommaire

<i>Note de l'auteur</i>	11
<i>Chère August</i>	13
1. Un sou dans un porte-monnaie	17
2. Le corps d'une fille pauvre.....	55
3. Une allée de gravier avec du blé de part et d'autre	95
4. La honte qu'un pays peut infliger	133
5. Une maison qui a besoin de bardeaux de toit	173
6. Une femme de la classe ouvrière.....	211
7. L'endroit d'où je venais.....	247
<i>Remerciements</i>	285

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Note de l'auteur

J'ai consacré quinze ans aux recherches et à la rédaction de ce livre. Ma première tâche a consisté à élaborer une chronologie familiale composée de dates, d'adresses et d'événements, travail commencé en 2002 alors que j'étais étudiante à l'université du Kansas, grâce à deux petites bourses de recherche. Durant la première étape d'écriture qui a suivi, j'ai passé au peigne fin les registres publics, la presse de l'époque, des lettres, des photographies et d'autres archives pour reconstituer l'histoire d'une famille à partir du chaos mal documenté qu'engendre la pauvreté.

Pour les points de vues et les anecdotes concernant ma famille que je raconte ici, notamment ceux dont je n'ai pas été un témoin direct – soit qu'ils aient eu lieu en mon absence ou avant ma naissance –, j'ai mené toutes ces années d'innombrables heures d'entretien avec la plupart des personnes concernées. Une grande part du récit est tirée de leurs souvenirs et perceptions. Les événements dont j'ai moi-même été le témoin, je les ai relatés en m'appuyant sur mes propres souvenirs, parfois grâce à l'aide de certains membres de ma famille.

Les propos concernant l'histoire des États-Unis et du monde, la vie politique, la législation et d'autres sujets qui dépassent l'expérience privée, sont fondés sur des articles, des études et des ouvrages que j'ai jugés exacts et fiables en ma qualité de journaliste. Ils sont relatés d'une manière subjective.

Dans un petit nombre de cas, j'ai changé ou omis les noms de personnes encore en vie.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Chère August

J'ai entendu une voix différente de celles qui, chez moi ou aux nouvelles, me disaient la place qui était la mienne dans le monde.

C'était ta voix : une présence calme et fidèle, davantage perçue que véritablement entendue. Tu étais comme une de ces étoiles impossibles à voir, pour une raison mystérieuse, sauf à regarder juste à côté. Je n'étais pourtant qu'une enfant, mais je savais que les autres voix sonnaient faux et la tienne juste, car mon corps, lorsque ton écho y résonnait, devenait comme un ancre serein.

Je n'ai pas cherché à savoir ce que tu étais. Je savais, simplement, qui tu étais. Les paroles des adultes semblent souvent mystérieuses, mais les enfants les comprennent spontanément. Peu à peu, dans mon esprit, tu as pris la forme d'un bébé que j'aurais, ou non, un jour.

Tu étais bien plus qu'un bébé. Ce qui me liait à toi était une connaissance on ne peut plus profonde – une connaissance difficile à expliquer tant elle a virevolté dans mon esprit et a revêtu, au fil des ans, des formes et des significations différentes. Mais il y a eu un moment, avant même que je ne sois en âge d'avoir des enfants, où j'ai dû faire face à des décisions d'un genre qui, dans n'importe quelle autre famille, auraient reçu l'aide d'un parent. Je me retrouvais alors à prier quelque dieu extérieur à moi. Mais, le plus souvent, je pensais *Que conseillerais-je à ma fille de faire ?*

Je n'ai jamais été enceinte, mais je suis devenue mère très jeune – de moi-même, de mon petit frère et même de ma propre jeune mère –, et cela a exigé de creuser très profond. Si profondément au cœur de mon être que j'y ai trouvé non seulement une force propre mais aussi ton esprit en gestation, lesquels ne sont sans doute qu'une seule et même

chose. Je ne pourrais pas te dire comment cela est arrivé. Mais je peux te dire pourquoi, pour moi, cela devait arriver.

L'Amérique ne parlait pas de classes sociales à l'époque où j'étais enfant. Je n'avais aucune idée des raisons pour lesquelles ma vie avait l'allure qu'elle avait, pourquoi les corps jeunes de mes parents étaient endoloris, pourquoi certaines chances m'étaient interdites. Je suppose que l'on ne sait jamais ces choses, même avec le recul. Mais les difficiles réalités économiques d'une famille, d'une ville, d'une région, d'un pays, d'un monde étaient en train de façonner mon rapport à la création – mon ventre, certes, mais aussi ce que je ferais ou non de moi-même.

Je m'étais assignée la mission de mener une vie différente de celle qui m'avait été donnée, et les choses se sont déroulées comme je les avais envisagées. Je suis heureuse que tu ne sois jamais devenue une réalité physique dans ma vie. Mais nous nous sommes parlé pendant tant d'années que jamais, je crois, je n'arrêterai de te parler, non pas au toi qui aurait pu être mais au toi qui existe en ce moment même. Tu es double, comme nous tous : à la fois forme particulière et énergie qui anime cette forme. Je ne t'ai connue que comme force dépourvue de forme que j'ai fait surgir d'un endroit rude.

Les probabilités et les statistiques laissaient présager une tout autre issue pour moi – enfant pauvre née en rase campagne l'année où son pays marquait un tournant vers plus d'inégalités économiques. Il y avait de fortes chances pour que je reste dans cette vie difficile, et que tu y naisses aussi.

Tu n'as bien sûr rien à voir avec les probabilités et les statistiques, lesquelles sont, au mieux, peu fondées. Mais elles ont eu un effet réel et souvent dévastateur sur ma vie et celle de tant d'enfants. J'aimerais te rendre hommage en essayant de te dire ce que personne ne m'a jamais dit : ce que ça fait d'être un enfant pauvre dans un pays riche bâti sur la promesse de l'égalité.

Comment parler de l'enfant pauvre sans parler du pays qui permet qu'il vive ainsi ? C'est là une manière d'aborder le problème relativement nouvelle pour moi. J'ai grandi avec l'idée que toute la responsabilité repose sur l'individu, qu'il incombe à celui-ci, et à lui seul, de se reprendre en main. Mais il est dans la nature des choses que l'environnement influence ce qu'il advient.

Ou, pour le dire dans ma langue première :

HEARTLAND

The crop depends on the weather, dudnit? A good seed'll do 'er job 'n' sprout, but come hail 'n' yer plumb outta luck regardless. La récolte dépend d'la météo, non pas? Une bonne graine fera son boulot et germera, mais vient la grêle et voilà que l'malheur frappe malgré tout.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Un sou dans un porte-monnaie

La ferme se trouvait à cinquante kilomètres de Wichita sur le loam limoneux du Kansas du sud, une terre qui s'est toujours contentée de sa prairie. La région avait trois surnoms : « le grenier à blé du monde » en raison de sa production céréalière subventionnée par l'État, « la capitale mondiale des airs », pour son industrie aéronautique, et « l'allée des tornades » pour son offre naturelle. L'air chaud et humide du golfe au sud rencontre l'air sec et frais des Rocheuses à l'ouest. Au printemps, les orages sont si énormes qu'avant de les entendre ou de les voir, c'est leur odeur qu'on perçoit.

Arnie, un homme que j'appellerai plus tard mon grand-père, a acheté la ferme dans les années 1950 pour sa toute jeune famille. Jour après jour, il semait, cultivait et récoltait du blé. Il a fini par être propriétaire d'environ 160 acres, soit à peu près 600 mètres carrés, tout en exploitant des terres d'une même superficie qui n'étaient pas à lui. Cela peut paraître très impressionnant pour ceux qui sont davantage familiers des terres viticoles. Mais, au xx^e siècle, pour un producteur de blé travaillant à un moment où le prix du boisseau était poussé à la baisse par le marché alors même que les rendements étaient poussés à la hausse par la technologie, c'était à peine assez pour gagner modestement sa vie.

Lorsqu'une récolte de blé était perdue à cause d'un orage ou d'une invasion de seigle spontané, il nous arrivait de faire du sorgho. Arnie cultivait également de la luzerne, qu'il mettait en balles pour ses cinquante têtes de bétail. Il avait aussi des cochons, des poulets, et parfois une chèvre et un cheval. Il n'employait qu'un seul commis, et ses fils et filles prêtaient main-forte au moment des moissons. L'hiver, lorsque

les champs étaient gelés, pour gagner un peu d'argent, il travaillait comme boucher dans une chambre froide plus bas le long de la voie rapide en direction de Wichita et vendait des canettes en aluminium qu'il accumulait dans des barils près d'une décharge à l'ouest de son hangar agricole.

Lorsque la vieille maison est devenue silencieuse après son divorce, Arnie s'est mis à boire pas mal de whisky. Le week-end, il aimait enfiler sa plus belle paire de bottes de cow-boy et aller danser dans les honky-tonks de Wichita, notamment le Cotillion, un petit club de musique avec une enseigne années 1950 sur la Highway 54.

Là, un soir de 1976, au son d'une musique country, des hommes et des femmes, veufs ou divorcés, dansaient dans leurs Wranglers et col pelle à tarte sous une boule à facettes. Attablé à côté d'un boucher du nom de Charlie et d'un fermier qu'ils avaient surnommé Four Eyes, Arnie a remarqué une femme mince aux cheveux blonds coupés court assise à une table. Elle et ses amies portaient le corsage composé d'une rose en papier que toutes les femmes s'étaient vu offrir à l'entrée.

« Elle ne voudra pas danser avec toi, lança Four Eyes à Arnie. T'es bien trop gros et t'es trop moche. »

Four Eyes lui-même s'était alors levé pour inviter la blonde à danser. Elle lui a dit non. Alors Arnie est allé la voir. Il coiffait ses cheveux bruns un peu filasse rabattus sur un côté, et il s'était laissé pousser sur sa mâchoire carrée d'impeccables rouflaquettes. Son gros ventre faisait saillie au-dessus de sa boucle de ceinture. La femme, Betty, avait entendu ses amis se moquer de lui. Alors quand il l'a invitée à danser, elle a accepté.

C'est elle qui deviendra ma grand-mère, et j'aurais tant aimé que tu la connaisses. Toute la vie de Betty ne sera que des variantes de cet instant au Cotillion : un geste gentil pour un pauvre bougre. C'est de ce genre d'amour que j'aurais aimé t'entourer : un amour aveugle et généreux de la part de gens qui, comme Betty, avaient toutes les raisons d'endurcir leur cœur sans pour autant le faire. Ce n'était pas une sainte, ni ne prétendait-elle en être une. Mais elle t'aurait aimée non seulement parce que tu étais à moi, mais du fait de ton existence même dans un monde qu'elle savait difficile pour tous.

Betty et Arnie ont dansé sur deux ou trois morceaux. Il sentait l'après-rasage Old Spice ; elle aimait son rire joyeux. Ils s'accordaient pour dire que toutes les chansons de Johnny Cash ne faisaient que

reprendre le même fichu air et que seules les paroles changeaient. Arnie la trouvait canon. Et marrante avec ça. Il a obtenu son numéro de téléphone. Mais après que les musiciens ont remballé leur matériel et que la piste de danse s'est vidée, elle ne l'a pas laissé l'emmener petit-déjeuner chez Sambo, plus bas sur la route. Elle resterait avec ses amies et se paierait ses pancakes elle-même.

Au cours des semaines suivantes, Arnie a appelé plusieurs fois sa caravane, mais sans succès. Puis l'opératrice l'a informé que la ligne avait été coupée. Arnie est retourné à ses terres.

Betty n'était pas du genre rural. Elle avait passé sa vie d'adulte à déménager, toujours dans le centre du pays, d'une zone urbaine à une autre – Wichita, Chicago, Denver, Dallas – et dans les petites villes avoisinantes. Elle et sa fille, Jeannie, qui sera ma mère, ont pris la route pour la première fois quand Betty était encore adolescente. Leur famille, composée principalement de mères célibataires et de leurs filles, a toujours été difficile à localiser. Quand Jeannie est entrée au lycée, elle et sa mère avaient changé d'adresse quarante-huit fois, selon mes calculs. Mais elles, elles ne comptaient pas – elles allaient où elles devaient aller, un point c'est tout.

Environ un an après que Betty et Arnie se sont rencontrés, son pick-up à lui et sa Corvette à elle se sont arrêtés au même carrefour, pile à l'ouest de Wichita. Ils se sont salués d'un geste de la main, ont baissé leur vitre, et se sont dirigés vers un routier à deux pas pour prendre une boisson chaude. La vie d'Arnie n'avait pas changé, mais Betty s'était mariée et avait divorcé pendant les quelques mois suivant leur rencontre. Elle avait en elle quelque chose de sauvage – moins un simple trait de caractère qu'une véritable nature – que d'autres agriculteurs dans la quarantaine jugeaient sûrement déconcertant, voire scandaleux. Mais Arnie est tombé amoureux ; et jamais personne n'avait traité Betty aussi bien. Pour commencer, il ne la battait pas. Il ne se plaignait même pas de ce qu'elle faisait à dîner ou à quoi elle consacrait son temps en général.

Il disait que ça lui était complètement égal : « *Mox nix* pour moi¹. » Alors elle est restée.

1. Déformation américaine de l'expression allemande *macht nichts* (« ça ne fait rien »), qui trouve son origine parmi les soldats américains en poste en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale. (*N.d.T.*)

Pendant les moissons de blé de 1977, alors que Betty avait trente-deux ans et Arnie quarante-cinq, elle roulait tous les soirs jusqu'à la ferme d'Arnie depuis le centre-ville de Wichita, où elle était agent d'assignation à plein temps au tribunal du comté de Sedgwick. Elle s'occupait de la maison, préparait les repas pour Arnie et son commis, et transportait dans sa voiture des bassines de poulet frit, des assiettes en carton et des pichets de thé glacé dans les champs, où les moissonneuses-batteuses rouges soulevaient dans leur sillage des nuées de poussière jaune. Elle a découvert les vents de poussière des mois d'été, les dents qui crissent et l'eau de la douche qui s'écoule marron depuis les épaules jusqu'aux orteils. Elle est montée dans la moissonneuse-batteuse avec Arnie, un rite de passage pour toute future femme d'agriculteur, et s'est réveillée le lendemain matin les sinus complètement bouchés. Et c'est trempée de sueur qu'elle a passé, au cœur de l'été, toutes ces nuits de moisson, lorsque les ventilateurs soufflent de la chaleur dans la chaleur des chambres et que le sommeil ne vient qu'au prix de l'épuisement d'avoir travaillé si dur.

Jeannie, qui avait alors quinze ans, était lycéenne à Wichita, assez grande selon les critères de notre famille pour se prendre en charge pendant que Betty était au travail ou chez Arnie. Jeannie était enfin parvenue à faire son trou, elle qui, depuis quasiment toujours, changeait d'école deux fois par an. Cette fois, elle refusait de déménager, surtout pour aller dans une ferme au beau milieu de nulle part. Maintenant qu'elle avait pu rester à un endroit assez longtemps pour rendre des devoirs, elle obtenait de bonnes notes et aimait aller à l'école. Elle préférait mille fois traîner dans le petit centre commercial en plein air de Wichita que d'aller pêcher dans un étang en rase campagne. Ses passe-temps préférés étaient la lecture et la mode, qu'elle étudiait dans les magazines avant de coudre ses propres vêtements. Les magasins de tissus et les bibliothèques municipales ne seraient pas pléthore dans les prairies du Kansas. Jeannie faisait la tête. Mais sa mère avait décidé qu'elles quitteraient Wichita. Une fois de plus donc, elles ont fait leurs bagages et pris la route vers l'ouest, direction la ferme d'Arnie.

Quelques mois plus tard, Arnie a demandé Betty en mariage. Betty pensait qu'elle en avait fini avec tout ça, d'autant plus qu'Arnie était catholique. Elle avait entendu dire que l'Église ne voulait pas de gens qui avaient divorcé, encore moins six fois.

Le père John, le curé d'une paroisse du coin, lui a assuré qu'aucun de ces mariages ne comptait, n'ayant pas été contractés au sein de l'Église. Elle se disait que les deux premiers maris devaient quand même compter un peu, puisqu'ils étaient les pères de ses enfants, mais, à part ça, l'idée de renier chacun de ces salopards lui plaisait plutôt bien.

Betty et Arnie se sont finalement mariés en septembre 1977 dans une petite chapelle au bord de la grand-route près d'un lotissement de mobil-homes, mais pas à l'église.

Des gens défilaient chez le jeune couple. Les moteurs des pick-up bourdonnaient depuis la route, suivis du bruit des pneus sur les graviers de l'allée, souvent vers l'heure du dîner. Betty épluchait d'innombrables kilos de pommes de terre, enfournait des tartes, faisait frire de la viande et mijoter les légumes qui poussaient devant la porte d'entrée. En faisant une tournée de cookies, elle a pris pleinement conscience de son isolement géographique – il ne lui manquait qu'une chose, le sucre brun. Faire plus de quinze bornes jusqu'à Kingman juste pour acheter un seul fichu ingrédient!

« En ville, suffisait de faire un saut au QuickTrip », se souvenait-elle.

Elle a appris à avoir le sous-sol de la ferme stocké à ras bord de conserves discount, le congélateur rempli de toutes sortes de morceaux de viande, les placards garnis de produits achetés avec des coupons promotionnels. Elle et Arnie étaient le genre de pauvres qui, de par leur mentalité ou les circonstances, savaient toujours se remplir le ventre ou celui de quiconque avait besoin d'un repas.

Les copines de Betty ont pris la route ouest depuis Wichita pour voir à quoi ressemblait sa nouvelle vie à la campagne. Et les potes d'Arnie n'ont pas tardé non plus à débarquer pour voir à quoi ressemblait sa sauvageonne de citadine. Tous ensemble, ils allaient, après plusieurs kilomètres de chemin de terre tout droit, suivis d'une route goudronnée en lacet, à Cheney Lake faire la fête. Ils pêchaient et nageaient parmi les couleuvres d'eau et les sangsues dans l'étang d'Arnie, dont la digue de terre craquelée était poinçonnée des sabots des vaches qui s'étaient enfoncées dans la boue après la dernière averse. Ils campaient autour de feux de camp dans les prés, ravitaillés en hot-dogs, en Coors et en s'mores. Ils roulaient à mobyette à travers les champs et fracassaient des trois-roues tout terrain contre des arbres. Quand venait le moment de tuer des bêtes, ils organisaient des fêtes dans le garage en

bois équipé d'un hachoir à viande, d'un évier, de crochets suspendus aux poutres au-dessus d'un sol en ciment taché de sang. Tous étaient ivres au point de manger des *mountain oysters*¹, et ceux qui avaient donné un coup de main repartaient avec une glacière remplie de viande emballée dans du papier blanc. Ils ont bien rigolé la fois où un tas de canettes en aluminium leur a rapporté cinq fois leur valeur chez le ferrailleur, après qu'Arnie les avait tirées dans un filet accroché à l'arrière de son tracteur et remplies par inadvertance de sable, faisant pencher la balance.

Lors d'une excursion à Kingman pour acheter de l'alcool, après avoir dérapé sur un pont de campagne verglacé et fait plusieurs tonneaux le long du remblai dans une petite Toyota, Betty a rendu dingue sa sœur cadette Pud en allumant une cigarette dans la voiture renversée, le temps de réfléchir comment se sortir de là. Pud appelait la maison Camp Fun Farm.

Bientôt, l'aînée des filles de Pud, Candy, a emménagé à la ferme pour échapper à une sombre situation. Puis, après l'inévitable divorce, ce fut le tour de Pud elle-même et sa cadette, Shelly. C'est ainsi qu'a commencé une période d'une trentaine d'années au cours desquelles les membres nomades et démunis de la famille de Betty sont quasiment tous venus tour à tour se réfugier chez eux.

Quand Betty ne cuisinait pas pour les journaliers, elle travaillait au tribunal de Wichita. Ou bien elle désherbait le potager à l'est de la maison, semait des fleurs ou partait à la recherche d'un outil sous la véranda à l'arrière, qui abritait aussi le lave-linge, le sèche-linge et les fusils.

Betty n'avait que dix ans de plus que le premier-né d'Arnie, un jeune homme aux cheveux longs d'une vingtaine d'années, bourru et souvent ivre. L'été, il jouait dans une équipe de softball à balle lente composée de garçons des fermes environnantes qui, après les matches, aimaient venir boire des bières chez Arnie. L'un de ces garçons était Nick Smarsh.

C'est ainsi que la jeune Jeannie a rencontré Nick, l'agriculteur et charpentier qui deviendra mon père. Sous un soleil de plomb ou dans un vent glacial, il avait passé sa jeunesse à travailler dans les champs et à construire des charpentes. L'été, ses gros bras étaient bronzés d'un

1. Littéralement huitres de montagne: testicules de bovin frits. (N.d.T.)

rouge-brun foncé, plus foncé encore que le brun de ses chemises écossaises à boutons-pressions et aux manches découpées aux ciseaux à l'épaule. Il conduisait une Chevy Caprice 66 blanche dont l'intérieur et l'extérieur étaient toujours immaculés, le train arrière surélevé par des amortisseurs pneumatiques. Il lui arrivait parfois, par la vitre baissée d'un pick-up, de tirer sur les panneaux de signalisation le long de la route.

Il passait son temps à sourire, et jamais il ne critiquait ni n'était violent, contrairement à tant d'hommes que Jeannie avait croisés. Nick est très vite devenue l'unique chose qui ne la rebutait pas à la campagne.

Même si Arnie et moi n'avions pas de lien de sang, le rôle qu'il a joué dans ma vie a été aussi grand que si ç'avait été le cas – Jeannie et Nick ne se seraient jamais rencontrés si Arnie n'avait pas invité Betty à danser le Two-step. Il était une lumière si vive dans nos vies qu'après sa mort, j'ai eu l'idée de l'appeler par son deuxième prénom : August. Je savais que tu étais une fille, mais je n'ai jamais songé à le transformer en Augustine. Ton nom était August.

C'était un prénom qui avait une résonance particulière car grand-père Arnie et moi étions tous deux nés ce mois-là. Sous le même signe, voudrait que je précise ma mère. Grand-père et moi avons l'habitude de nous fritter quelque chose de terrible quand j'étais lycéenne. Ça arrive entre les ados et leur famille, quelles que soient les dates de naissance. Mais ce n'est que des années plus tard que j'ai su qu'il voyait en fait un peu de lui en moi – chose qu'il ne m'aurait jamais avouée directement et qui était forcément source de friction entre nous. Aujourd'hui je me demande s'il n'est pas devenu dur avec moi par dépit, quand il a pris conscience que j'avais grandi et partirais bientôt.

Arnie n'était pas du genre à prendre un air triste ou à se plaindre. Il avait les qualités que j'aurais voulues pour toi – il était drôle et généreux. Il ne semblait pas conscient de sa propre bonté, une bonté fiable et naturelle. Ça énervait parfois grand-mère Betty que des gens puissent profiter de lui. À chaque fois que quelqu'un lui demandait quelque chose, s'il le pouvait, il le donnait. Mais ça n'avait rien à voir avec le fait que c'était un paysan bonne pâte. Beaucoup de ses amis étaient des imbéciles, et beaucoup de faveurs n'ont jamais été payées en retour sur la vingtaine de kilomètres carrés que comptait notre communauté agricole. Mais Arnie n'était pas du genre à tenir les comptes.

Il faisait, tous les jours, de son mieux, et le rire que Betty avait aimé ce soir-là sur la piste de danse du Cotillion était un son réparateur. Il riait si fort, les yeux plissés et remplis de larmes, que toute sa grosse tête chauve devenait écarlate. J'en rigole, là, rien que d'y penser.

Je l'ai souvent vu rire de la sorte. Quand j'étais petite, j'adorais le suivre partout où il allait à la ferme. Il y a pas mal de photos de cette époque où l'on me voit en salopette en jean élimé, la mine d'un fermier aguerri, fixant l'objectif, dos bien droit et pieds écartés fermement ancrés, une allure qui amusait ma mère toujours apprêtée. «Sturdy Gertie¹», s'exclamait-elle avant d'éclater de rire.

J'étais petite pour mon âge mais j'avais de la force, beaucoup, et si je souriais rarement devant l'appareil ce n'était pas, j'imagine, parce que j'étais malheureuse, mais parce que je ne savais pas que les petites filles étaient censées se comporter ainsi. Personne dans ma famille ne m'a jamais dit que je devais me comporter de manière élégante. Et c'était aussi une époque antérieure à la profusion des écrans numériques qui montrent instantanément aux gens des images d'eux-mêmes. Il était possible de grandir dans une relative innocence de sa propre image. Aujourd'hui, je vois que je ressemblais à l'esprit d'un vieil homme dans le corps d'une petite fille.

C'est peut-être là une autre raison pour laquelle je souhaitais te donner le deuxième prénom de grand-père Arnie. La forme adjectivale du mot signifie «digne», «respectée» – des concepts plus souvent associés aux hommes d'un certain âge qu'aux petites filles. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais c'était des termes que nous étions davantage susceptibles d'associer aux classes privilégiées.

Aux yeux du monde, le fait d'être née femme et pauvre était à mettre au passif de ma revendication de respect, et je devais le sentir. Ton nom représente un rectificatif, ou du moins une résistance, sur les deux tableaux.

Je ne savais même pas que «*august*» était un qualificatif et je n'avais aucune idée de ce qu'il signifiait. Les gens d'où je viens n'utilisent pas

1. Sturdy Gertie est le surnom donné au pont suspendu de Nakoma Narrows qui fut reconstruit suite à l'effondrement du premier ouvrage; ce sobriquet fait référence non seulement à la solidité de ce nouveau pont (le précédent avait été surnommé Galloping Gertie tant il oscillait par grand vent) mais aussi à Gertie, le célèbre dinosaure d'un film d'animation éponyme créé en 1914 par Winsor McCay. (*N.d.T.*)

de tels adjectifs. Ils n'en utilisent d'ailleurs pas beaucoup. Ils parlent une sorte de poésie solide, faite de choses et d'actions.

Une fois que j'ai su ce que l'adjectif « *august* » voulait dire, il m'a fallu encore quelques années pour savoir le prononcer. Comme une grande partie de mon vocabulaire, j'ai appris ce mot, seule, dans un livre, mais je ne l'avais pas entendu prononcer à voix haute. Dans ma tête, je le prononçais comme le mois ¹.

Prétendre savoir à quel point le fait d'avoir grandi dans une famille pauvre a influencé mon langage ne serait pas raisonnable. Le solide vocabulaire de ma mère, qu'elle a elle-même appris seule dans les livres, a probablement plus influencé mon langage que tous les diplômes universitaires que j'ai obtenus. Nous ne pouvons pas vraiment savoir ce qui fait de nous ce que nous sommes. Mais nous pouvons comprendre ce que le monde dit que nous sommes.

Quand j'ai trouvé ton nom, alors que j'étais jeune adulte, je ne crois pas avoir déjà entendu l'expression « classe ouvrière blanche ». L'expérience qu'elle décrit implique à la fois un privilège racial et un désavantage économique, lesquels peuvent coexister. C'était un fait évident et apolitique pour nous qui faisons l'expérience quotidienne de cette juxtaposition. Mais cela semblait mettre certaines personnes mal à l'aise, comme si nos griefs nous plaçaient en concurrence avec des pauvres appartenant à d'autres races. Les riches blancs, en particulier, semblaient vouloir prendre leur distance par rapport à la place que nous occupions et à notre vérité. Nos difficultés posaient une question au sujet de l'Amérique que beaucoup n'étaient pas prêts à assumer : si une personne travaillait tous les jours sans pour autant pouvoir payer ses factures et que la raison à cela n'était pas le racisme, quel problème moins clairement formulé était à l'œuvre ?

Quand j'étais jeune, les États-Unis s'étaient persuadés que les classes sociales n'existaient pas ici. Je ne suis même pas sûre d'avoir rencontré le concept avant d'avoir lu un vieux roman anglais au lycée. Ce manque de reconnaissance tout à la fois invalidait ce que nous vivions et nous montrait du doigt si nous essayions de l'exprimer. Les classes sociales n'étaient pas abordées, et encore moins comprises. Ce qui

1. *August*, le mois d'août, est accentué sur la première syllabe; l'adjectif *august* (auguste) se prononce presque comme en français, avec accentuation sur la seconde syllabe. (N.d.T.)

veut dire que, pour un enfant de mon tempérament – qui avait tendance à fouiller tous les secrets de famille, à fouiner dans les placards à la recherche d'indices sur les gens mystérieux que j'aimais –, chaque journée était doucement empreinte de frustration. Le sentiment qui a défini mon enfance a été de m'entendre dire qu'il n'y avait pas de problème alors que je savais fichtrement bien qu'il y en avait un.

J'ai commencé à prendre conscience du gouffre qui séparait mes origines des sphères du pouvoir américain lorsque j'ai quitté la maison à dix-huit ans. Il y avait quelque chose de particulier dans ma famille qui avait été volontairement passé sous silence dans l'histoire moderne de notre pays. Ma meilleure façon de l'expliquer était : « J'ai grandi à la ferme. » Mais c'était bien plus que ça. C'était le revenu, la culture, l'accès, la langue, le travail, l'éducation, la nourriture – la substance même de la vie.

Pour nous, dans les journaux et au cinéma, les récits montrant des blancs de la classe moyenne auraient tout aussi bien pu se dérouler sur Mars. Nous vivions, travaillions et faisons nos courses parmi des gens dont la race et l'origine ethnique étaient différentes des nôtres, mais nous ne connaissions pas de « riches ». Et c'est à peine si nous connaissions quelqu'un appartenant véritablement à la « classe moyenne ».

Nous étions « en dessous du seuil de pauvreté », je comprendrais plus tard – répugnants aux yeux des blancs mieux nantis, j'imagine, du fait que nous avions échoué sur le plan économique dans le contexte de leur propre race. Et nous étions d'un endroit, les Grandes Plaines, méprisées par les régions les plus puissantes du pays comme un désert culturel monolithique. « *Flyover country* », le pays qu'on survole, disaient les gens, comme s'il pouvait être dangereux de s'y aventurer. Nos gens étaient « arriérés », des « *rednecks* ». Peut-être même une sorte de déchet, du « *trash* ». D'une certaine manière, sans encore comprendre tout cela consciemment, j'ai choisi pour toi un nom qui parle de dignité et de respect. J'avais l'habitude de le répéter encore et encore dans ma tête, comme certaines filles écrivent les prénoms de garçons dans leurs cahiers. Je n'ai jamais imaginé un père pour toi – sachant sans doute quelque part que tu n'en aurais pas besoin. Je n'imaginai que toi. Je savais comment dire ton nom : le deuxième prénom de grand-père Arnie et le mois de ma naissance. Un mois fécond pour les producteurs de blé. August.

Betty avait seize ans quand elle est tombée enceinte de Jeannie. Si je devais choisir un fait de notre histoire familiale qui a le plus façonné ma relation à toi, ce serait probablement celui-là : toutes les femmes qui m'ont élevé, du côté de ma mère, sont devenues mères à l'adolescence et ont donné naissance à un bébé dans un endroit dangereux.

Le père du bébé de Betty était un jeune malfrat de Wichita du nom de Ray, qu'elle connaissait depuis qu'ils avaient été enfants ensemble dans le quartier mal famé de la ville. Je n'ai rencontré mon grand-père biologique qu'une seule fois, et il ressemblait à ce que tout le monde disait : un gangster. Costume et cheveux noirs gominés en arrière. Il avait souvent une expression sur le visage que grand-mère qualifiait d'« arrogante ».

Ray était tout le contraire de grand-père Arnie. Il frappait régulièrement Betty, la clouait au sol, lui assenait des coups de poing. Elle se défendait jusqu'à ce qu'il l'assomme ou lui donne un coup de pied dans les côtes et la laisse en sang et couverte de bleus.

Betty savait que Ray était capable de la tuer. Alors, quand Jeannie n'avait que quelques mois, elle a décidé de quitter Wichita pour leur bien à toutes les deux. Elle aurait besoin d'argent pour le faire. Elle ne pouvait pas demander de l'aide à sa mère, Dorothy ; elles étaient en froid, et Dorothy de toute façon n'avait pas un sou de trop. Elle a demandé à ses grands-parents qui habitaient en face, les parents de Dorothy, de lui prêter 75 dollars, le coût d'un divorce au tribunal du comté. Ils lui ont répondu : « Tu as fait ton lit, maintenant tu te couches dedans. » Betty s'est dit que si un jour, pour une raison ou une autre, elle se retrouvait dans une situation où elle pouvait aider quelqu'un dans le besoin, elle le ferait, sans porter de jugement.

Elle a réuni 25 dollars, s'est rendue à une vente aux enchères de voitures et a acheté une vieille Plymouth. Ou peut-être une Dodge. Sa sœur Pud l'a aidée à la peindre en noir à la bombe dans l'allée devant chez leur mère pour qu'elle ait l'air moins rouillé et affreux. Avec ou sans les moyens de divorcer, Betty était bien décidée à quitter pour de bon cette ville.

« J'ai mis le peu de bazar que j'avais dans la voiture, j'ai pris mon bébé, et je me suis tirée, m'a raconté Betty. Sans même savoir où j'allais. Et c'est à Chicago que je me suis posée. »

Tous les enfants de notre famille ont déménagé plus de fois qu'ils ne peuvent se le rappeler sans sortir de quoi noter. Si vous êtes assez téméraire pour en profiter, la pauvreté peut offrir une forme de liberté – pas de carrière ni de propriété à entretenir, pas d'obligations liées à la communauté ou au statut social. Il suffisait d'une voiture qui roule et d'un peu d'argent pour payer l'essence et on pouvait simplement filer. Comme ma grand-mère et ma mère, toi et moi aurions probablement connu ce genre de pérégrination ensemble.

Ce n'est pas toujours une mauvaise idée pour les pauvres de changer souvent de port d'attache. Selon l'endroit où l'on se trouve, le fait de ne pas avoir d'argent peut prendre un aspect différent. Vos voisins sont-ils serviables? Le propriétaire augmente-t-il le loyer? Pouvez-vous vous rendre au travail à pied si la voiture tombe en panne? Les camarades de classe et enseignants de votre enfant sont-ils accueillants? Faut-il passer devant une maison habitée par des dealers pour se rendre à l'école? Les risques liés à un nouveau départ sont certes plus grands pour les femmes, les personnes de couleur et d'autres groupes défavorisés que pour la plupart des autres pauvres, mais, le plus souvent, en déménageant, on ne risque pas grand-chose et, au moins, on se donne la possibilité de trouver mieux.

Les pauvres actuels sont peut-être moins itinérants qu'autrefois, pour de nombreuses raisons d'ordre socio-économique. Mais lorsque Betty a quitté Wichita en 1963, elle était quasiment certaine de trouver un emploi et un appartement bon marché où qu'elle aille, à condition de le vouloir. Et Betty avait de la volonté à revendre.

Elle n'avait jamais vu de ville aussi grande que Chicago, mais elle n'était pas impressionnée. « The Windy City », elle s'esclaffait, elle qui avait grandi dans l'allée des tornades. « Merde. Ces gens n'ont aucune idée de ce que c'est que du vent. »

Le jour même de son arrivée, elle a trouvé un appartement pour 20 dollars la semaine. Le même aurait sans doute coûté moitié moins cher à Wichita, mais les offres d'emploi abondaient à Chicago. Le lendemain, elle a acheté un journal et a répondu à une annonce pour un emploi dans une usine qui fabriquait des radios-réveils et d'autres appareils électroniques.

Elle a été embauchée pour ce travail, qu'elle estimait bien payé. Elle avait l'habitude de gagner le salaire minimum fédéral, soit 1,15 dollar de l'heure. Son usine payait trois fois ça. La gardienne de

son immeuble, une Portoricaine avec laquelle Betty s'est liée d'amitié malgré la barrière de la langue, gardait Jeannie toute la journée, quand Betty, assise sur un tabouret au travail, vissait trois boulons dans un bloc de bois, encore et encore, et quand les soirs, en plus, elle tenait l'épicerie fine en bas de la rue.

Peu lui importait de se faire une bande d'amis avec qui s'amuser. Chez elle, avant, elle avait pris du speed avec Ray parce que c'était ce que tout le monde faisait, mais elle n'aimait pas ça. Maintenant Betty avait 17 ans et vivait seule avec un bébé. Son unique divertissement consistait à promener Jeannie dans sa poussette le long du lac Michigan. Elle n'avait pas les moyens d'aller au cinéma, mais elle fréquentait le Muséum d'histoire naturelle de Chicago, dont l'entrée était sans doute gratuite.

Chaque mois, après avoir payé le loyer et les charges, et la gardienne pour avoir veillé sur Jeannie, il restait 27 dollars à Betty. Elle mettait de côté une partie pour les cigarettes et l'essence. Le reste servait pour les courses à la supérette au coin de la rue. On y vendait des tourtes congelées, cinq pour un dollar. Elle en achetait vingt-cinq, goût bœuf et poulet, et c'était son dîner pour tous les soirs du mois. Chaque jour, une barre chocolatée pour le déjeuner au travail et une tourte congelée pour le dîner à la maison.

Une fois passé l'hiver, elle a quitté l'usine pour un emploi d'archiviste dans une compagnie d'assurance vie plus proche de son logement. Elle pouvait aller à pied au bureau, du bureau à son travail à l'épicerie, et de l'épicerie chez elle. Elle a même fait un court passage dans une chocolaterie où elle recueillait les bonbons sur un tapis roulant comme dans un des épisodes de *I Love Lucy*.

Une fois, Betty est rentrée du travail et a surpris un enfant maigrichon sortir par la fenêtre de son appartement pour rejoindre l'escalier de secours extérieur. Elle l'a poursuivi sur l'échelle métallique et le toit, où elle a trébuché et sali les genoux de son corsaire, ce qui l'a vraiment énervée, d'autant plus qu'elle venait de faire tomber sa cigarette. Elle l'a suivi dans un couloir délabré et a frappé à une porte jusqu'à ce qu'une imposante femme aux cheveux noirs lui ouvre.

Betty lui a dit ce qui s'était passé. La femme a traîné le garçon jusqu'à la porte en lui hurlant dessus en espagnol. Il a plongé ses mains dans ses poches pour en extraire les bijoux fantaisie de Betty. La porte

ne s'était pas encore refermée que la femme lui donnait déjà une raclée. Betty a eu pitié pour le gamin. Mais elle avait récupéré ses bijoux.

Là-bas au Kansas, m'a raconté Betty des années plus tard, Ray avait déserté l'armée. Il avait réussi à obtenir l'adresse de Betty, sans doute par sa mère. Il s'est pointé à Chicago, déclarant qu'il voulait repartir de zéro. Betty savait que les ennuis ne feraient que recommencer. Mais elle avait peur de lui, alors elle l'a laissé entrer.

Ray a trouvé un boulot, et jouait au billard pour de l'argent tout en vendant de la drogue à la sauvette, m'a raconté Betty. Ils ont pris un appartement plus grand. Et bientôt l'équipée sauvage de Wichita a commencé à débarquer. Betty a envoyé une lettre à sa mère et à sa sœur. Les gribouillis de Jeannie bébé remplissent le bas de la page, et on dirait que la lettre a été écrite par un enfant – écriture cursive tout en boucles penchées vers la gauche, petites bulles en guise de points sur les i. Il n'y est question que d'argent. Le prix de telle ou telle chose, qui travaille, les dépenses à signaler.

Le 24 juin 1963

1365 Sunnyside

Chicago, Ill.

Chère maman & Pud,

Salut, comment va ?

Bien, j'espère. Ici nous allons tous bien. Je travaille toujours, mais je travaille seulement quatre heures par jour alors je vais chercher un autre boulot. Ray travaille entre 12 et 17 heures par jour. Mais la paie est bonne. Il est payé après-demain et moi je suis payée le jeudi.

Eh bien, il n'y a pas grand-chose à raconter. Oh, la voiture a lâché. Les freins sont morts, d'abord on a perdu le cylindre [sic] du frein avant, puis celui arrière, et maintenant le maître-cylindre. Mais on ne roule pas avec. On a encore déménagé et maintenant on a un appartement avec trois chambres. 35 \$ par semaine, c'est carrément mieux.

Pas de cafards ni de souris.

Et chacun a son espace privé.

La sœur du père de Lynda vit avec nous en ce moment.

On travaille tous maintenant alors y'aura pas de soucis d'argent. Bon, je ferais mieux de terminer là.

Jeannie va bien, elle pleure parce qu'elle a envie d'écrire une lettre aussi. On a pris une baby-sitter pour elle, qui s'en occupe vraiment bien. Vous nous manquez. J'écrirai plus souvent à partir de maintenant.

Plein d'amour

Betty, Jeannie et Ray

On a reçu du courrier important, genre le certificat de décharge de Ray?

La vie n'avait rien d'un long fleuve tranquille avec un personnage aussi instable que Ray. Les passages à tabac ont recommencé. Un soir, avant de partir faire la fête, Ray a cadennassé l'appartement de l'extérieur, au cas où Betty se serait mis en tête de partir.

« Si l'endroit avait pris feu, on était fichues, m'a-t-elle dit. L'escalier de secours aurait été difficile à descendre avec un enfant dans les bras, mais j'imagine que quand c'est une question de survie, on tente le tout pour le tout. »

Le lendemain, alors que Ray était parti avec la voiture en laissant la porte sans cadenas, Betty a rempli une valise et s'est tirée. Elle et Jeannie sont retournées dans le Kansas en train.

« Jeannie avait un petit singe, une peluche. Elle l'avait toujours avec elle, tu sais, comme d'autres enfants ont des doudous couverture et des trucs comme ça, m'a raconté Betty, les larmes aux yeux. Il la rassurait, tu comprends, ce petit singe en peluche. Et on l'a perdu. Sans doute dans le train. »

Betty pleurait non pas la perte de la peluche bien sûr, mais de savoir à quel point l'enfance de sa fille avait été misérable – même le doudou censé rassurer avait été emporté par le chaos –, et d'en déduire qu'elle était une mauvaise mère. Les traumatismes de l'enfance de Jeannie étaient davantage liés à la pauvreté générationnelle dans laquelle elle était née qu'à l'amour et aux compétences de sa mère. Mais, comme la plupart des gens pauvres que je connais et dont la vie semble remplie d'échecs, Betty considérait que c'était sa faute à elle.

* * *

Nick, mon père, est né en 1995, le jour de la Fête du Travail¹. C'est un jour d'anniversaire plutôt poétique pour un charpentier, mais je ne m'en suis rendu compte qu'à l'âge adulte. Labor Day était, pour nous, un jour où le pays faisait une pause, mais sans signification politique. Aucun membre de ma famille proche n'appartenait à un syndicat – la plupart des hommes étant des agriculteurs ou des commerçants indépendants et la plupart des femmes faisant un travail mal syndiqué.

Le fait de vivre à la campagne nous tenait en outre à l'écart de ce genre d'organisation. Les agriculteurs ne travaillent pas pour un salaire horaire négocié entre syndicats et chefs d'entreprise. Les champs doivent être labourés et le bétail nourri, même les jours fériés. La petite enclave agricole catholique allemande de Nick avait l'habitude d'organiser un grand pique-nique à l'extérieur de l'église tous les Labor Day pour célébrer la fin de l'été, mais cela ne les empêchait pas de travailler avant et après.

Nick était le cadet de six enfants – trois garçons et trois filles. On lui a donné le nom complet de son père, Nicholas Clarence, alors qu'il était le troisième fils, comme si ses parents avaient été à court d'idées. Quand il est venu au monde, son père avait quarante-six ans et sa mère, Teresa, quarante et un ans. Il n'avait pas dû être programmé. Mais ses parents étaient à la fois des catholiques et des fermiers, groupes qui avaient des raisons différentes mais interdépendantes de fabriquer beaucoup d'enfants – le premier considérant le contrôle des naissances un péché, le second ayant besoin de bras pour cultiver le blé.

Fidèle à son jour anniversaire, Nick s'est avéré être un travailleur parmi les travailleurs. Sa productivité et l'argent qu'il parvenait à mettre de côté impressionnaient même ses parents notoirement pingres, lesquels avaient atteint l'âge adulte pendant la Grande Dépression. Avant même d'avoir l'âge pour pouvoir conduire, il possédait plus de têtes de bétail que son père. À dix-neuf ans, il a démarré une entreprise de pose de fondations. Lorsqu'il a rencontré Jeannie à vingt ans et quelques, il avait déjà cinq employés et plusieurs milliers de dollars à la banque.

Jeannie était cultivée grâce à ses lectures et c'était aussi une artiste talentueuse, mais, comme Nick, son intelligence d'ordre le plus pratique concernait la vie, et l'argent. Elle arrivait toujours à se sortir

1. Labor Day, aux États-Unis, a lieu le premier lundi du mois de septembre. (N.d.T.)

d'une impasse, trouvait le moyen de réunir quelques sous en faisant de petits boulots et savait faire durer l'argent dans sa poche le plus longtemps possible. Elle venait d'une longue lignée de femmes dont l'existence se résumait à se sortir du pétrin, souvent en travaillant plus dur que leurs hommes. Rien n'écoeurait plus Jeannie qu'un homme qui restait assis sur ses fesses toute la journée en partant du principe qu'on s'occuperait de lui. Elle respectait la façon dont Nick travaillait et disait « s'il te plaît » et « merci ».

Jeannie et Nick formaient un beau couple. Elle était petite, pâle et coiffait ses longs cheveux bruns raides la raie au milieu. Lui avait les yeux bleus et une barbe touffue, couleur sable. Ils entraient en trombe dans les fêtes de fermes et dans les dancings de Wichita, où Jeannie, alors mineure, portait la tête si haute que personne n'osait lui demander une pièce d'identité. Lors d'une tombola organisée à l'occasion d'une fête dans une entreprise de bois d'œuvre de Wichita en 1978, ils ont même gagné un voyage à Paris. À part certains hommes partis faire la guerre, aucun membre de leur famille n'avait jamais été à l'étranger.

Alors que les années 1970 touchaient à leur fin, on ne parlait plus aux États-Unis que de la rareté des ressources, réelle ou perçue. En 1979, la seconde crise pétrolière de la décennie a éclaté, une pénurie de pétrole liée au commerce avec le Moyen-Orient et l'appétit de l'Amérique pour les combustibles fossiles en provenance du monde entier. Les voitures formaient des queues sur des centaines de mètres pour faire le plein tandis que les stations-service augmentaient leurs prix, comme le dictait l'économie mondiale fondée sur l'offre et la demande.

Les gens de notre petit coin de la société se sentaient très éloignés du débat politique national. Leurs yeux étaient braqués sur des préoccupations plus immédiates : la moissonneuse-batteuse brûlante qui tremblait sous eux était-elle en état pour les moissons ? Y avait-il de l'essence dans la voiture pour aller au travail ? Le bétail avait-il été nourri ? Qui irait chercher les enfants chez la baby-sitter ?

Voilà à quoi ressemblait mon enfance, et à quoi aurait ressemblé la tienne aussi – comme si une main invisible prenait des décisions qui nous affectaient d'une manière que nous étions incapables de décrire par manque de connaissance, ou de combattre par manque de moyens.

En juillet 1979, dans un climat de panique nationale face à la pénurie de combustibles fossiles, le président Carter s'est rendu à Kansas

City pour promouvoir son nouveau programme énergétique. La veille au soir, il avait prononcé un discours à la télévision au sujet de la panique pétrolière depuis le Bureau ovale. Les Américains étaient lassés et cyniques après une vingtaine d'années de troubles civiques, avait-il expliqué : l'assassinat de leaders moraux et politiques, une guerre honteuse et sanglante au Vietnam, des révélations publiques concernant une Maison Blanche corrompue. Carter a déclaré que le pays traversait une crise non seulement énergétique, mais aussi morale.

« Il est clair que les vrais problèmes de notre nation sont beaucoup plus profonds, a-t-il dit avec son accent géorgien, plus profonds que les files d'attente aux pompes ou les pénuries énergétiques, plus profonds même que l'inflation ou la récession. » Le vrai problème, c'est le matérialisme, devait-il préciser. Il avait grandi en travaillant dans l'exploitation d'arachides de sa famille, le genre d'expérience qui ne veut pas forcément dire que vous êtes quelqu'un de bien, mais qui vous enseigne une chose ou deux sur l'argent et les matières premières.

« Trop d'entre nous ont tendance à cultiver le laisser-aller et la consommation, a dit Carter, ses yeux clairs remplis d'inquiétude. Cependant nous avons découvert que posséder des choses et consommer ne satisfait pas notre désir de sens. »

C'est là qu'il se trompait. Le pays n'avait pas découvert ces vérités, pas le moins du monde. En fait, à la veille des vulgaires années 1980, la leçon que nous allions recevoir ne faisait que commencer.

Ce qui ne veut pas dire que les gens ne voyaient pas les difficultés économiques qui se profilaient à l'horizon. Dans son discours, Carter citait un sondage selon lequel, pour la première fois dans l'histoire du pays, la plupart des gens pensaient que les cinq prochaines années seraient pires que les cinq précédentes. Dix années d'inflation avaient réduit la valeur d'un dollar et, par conséquent, l'épargne durement gagnée par les gens. Les ressources naturelles autrefois considérées comme inépuisables étaient reconnues comme précieuses et limitées.

Nous étions à la croisée des chemins, annonça Carter à des millions de personnes par l'intermédiaire de leur téléviseur, et devions choisir une voie : rester craintifs et égoïstes, exploiter notre avantage économique sur les autres pays, voire nos propres voisins, ou bien prôner l'unité.

« Ce n'est pas un message de bonheur ou de réconfort, a poursuivi Carter, mais c'est la vérité, et c'est une mise en garde. » Une mise en

garde dont le pays ne tiendrait pas compte. Carter est monté dans les sondages, mais le pays n'a pas changé. Le fait que l'Amérique soit incapable d'entendre son message sur l'adoration de la fausse idole de la richesse est un fait notoire dont les effets dans la sphère privée se feraient sentir pendant des décennies. Et sur personne plus que chez les pauvres.

* * *

Quelques mois après le discours de Carter sur la crise de confiance, Jeannie et Nick se sont fiancés. Elle avait obtenu son diplôme d'équivalence d'études secondaires, et Nick avait acheté aux enchères un terrain près du lac pour 350 dollars l'acre. Le mariage était prévu pour janvier 1980.

Mais alors que tombaient les feuilles à l'automne 1979, Jeannie a commencé à avoir des doutes. Elle avait dix-sept ans, Nick vingt-quatre, mais elle se sentait souvent plus mature que lui. Elle pensait annuler le mariage lorsque, le soir d'Halloween, ils ont fricoté dans le sous-sol, chez les parents de Nick.

« Jouis pas en moi », lui a dit Jeannie.

Nick l'a quand même fait.

« J'ai dit "jouis *pas* en moi" !

— J'ai cru que tu me disais le contraire », a répondu Nick.

Lorsque Jeannie est remontée du sous-sol avant de sortir dans la nuit et démarrer le moteur froid de sa voiture sous l'immense ciel au-dessus du vaste et plat paysage, elle s'est sentie différente.

« Je *savais* que j'étais enceinte », elle m'a dit. Contrairement à la plupart des membres de notre famille, elle n'aimait pas la vulgarité. J'étais gênée, quand elle m'a raconté l'histoire après avoir bu beaucoup de vin en brique, de l'entendre dire le mot « jouir ». Je n'étais pas du tout surprise, en revanche, par le message de son récit, à savoir qu'une adolescente pauvre du Kansas rural pouvait éprouver une grossesse comme une inévitable condamnation à perpétuité. Un cycle familial à ce point ancien et profond tend à ne pas être examiné ou remis en question, mais il est toujours ressenti.

Ta présence dans ma vie m'a à la fois aidé et causé du souci. Déjà quand j'étais au collège, je savais que l'esprit que je sentais auprès de moi serait ma perte ou ma rédemption — que tu serais soit un destin

non voulu pleurant dans mes bras, soit un schéma rompu par ma seule volonté.

Jeannie n'a jamais entrepris une telle mission, j'imagine, ni Betty. Tant mieux pour moi. Mais deux choses peuvent être vraies simultanément : je suis reconnaissante pour les premières années de ma vie, mais je ne les souhaiterais à aucun enfant.

Un jour de grand froid et de vent au début de 1980, Jeannie et Nick se sont mariés à St. Rose, une petite église en bardeaux blancs du début du siècle dernier. Encore dans son premier trimestre, Jeannie était mince dans sa robe de dentelle blanche, et personne ne pouvait se douter de son état. Après la cérémonie, amis et proches des fermes alentours et des quartiers les plus pauvres de Wichita se sont réunis dans un grand dancing appelé The Keg dans la petite ville de Colwich. C'était à 50 kilomètres mais l'endroit avait une vraie scène et assez de place pour accueillir un bal de mariage catholique digne de ce nom. Ils ont mangé de la poitrine de bœuf, bu des canettes de bière Coors et dansé sur de la musique jouée par un groupe country. Nick avait rasé sa barbe pour l'occasion, et Jeannie avait l'air encore plus jeune qu'elle ne l'était.

Betty était comme ça, aussi. Les gens n'arrivaient jamais à croire son âge. Toute mon adolescence j'ai entendu dire que j'avais hérité de ces mêmes « bons gènes ». Ce que les gens ne voyaient pas, en revanche, c'était tous les « mauvais » gènes dont nous avons hérité, les cycles perpétués depuis ce qui me semblait être des siècles, voire des millénaires. Les cycles négatifs de la pauvreté. L'un d'eux consistait à avoir un enfant en soi alors qu'on n'est encore qu'un enfant.

Jeannie n'allait pas pouvoir garder son secret très longtemps. Peu de temps après le mariage, elle et Nick sont venus faire un tour chez Betty et Arnie à l'occasion d'une soirée qu'ils organisaient. Jeannie, mariée depuis un mois et enceinte de trois mois, s'arrondissait un peu. Betty et Arnie buvaient des coups avec leurs amis, la même joyeuse et bruyante bande que j'avais l'habitude d'espionner quand j'étais petite à travers un brouillard de fumée de cigarette dans la salle à manger : des femmes minces, rouge à lèvres givré et jeans ultraserrés ; des hommes épais, rouflaquettes et grands cols, parlant des bribes d'allemand sans même s'en rendre compte. Sur la table, nul doute, de la bière, du whisky, des chips, un jeu de cartes pour jouer au ten-point pitch.

Jeannie, debout dans la salle à manger, était appuyée contre un mur d'étagères en chêne fabriqué sur mesure qui abritait la porcelaine, les fragiles albums photo, les piles, les marteaux et les jetons de poker. Elle essayait de cacher son ventre sous son manteau.

Betty a lancé un regard vers sa fille et a tout de suite compris.

Elle a hurlé « T'es enceinte!? Oh mon Dieu, t'es enceinte! » puis elle s'est précipitée vers sa fille qui ne savait plus où se mettre, en poussant des cris suraigus au-dessus de son ventre.

Soudain, la fête est passée à la vitesse supérieure. Ils étaient tous ivres et hurlaient à Betty: « Tu vas être grand-mère! » Elle avait trente-quatre ans.

Quand Betty a dessoûlé, elle était contrariée par la nouvelle. Est-ce que Jeannie voulait avorter? C'était même légal maintenant.

Non, elle ne voulait pas.

Je suis donc la fameuse grossesse précoce, mon existence même la marque de la pauvreté. J'étais pour la fille pauvre comme un sou dans un porte-monnaie – sans grande valeur, selon l'économie, mais toujours en production.

* * *

Le troisième trimestre de la grossesse de Jeannie s'est déroulé l'été le plus chaud depuis le Dust Bowl¹. La température dans la région de Wichita a atteint les 38 degrés quarante-deux jours sur cinquante-cinq. La vague de chaleur a tué mille sept cents personnes dans la région des Grandes Plaines – l'une des pires catastrophes naturelles dans l'histoire des États-Unis. Mais ce sont sans doute les agriculteurs qui s'en souviennent le mieux. La sécheresse a racorni les récoltes et provoqué 20 milliards de dollars en pertes agricoles.

Quant à Jeannie, elle avait mal choisi son moment pour être enceinte. L'air conditionné était un luxe qu'elle n'avait pas.

Ce mois d'août 1980, mes parents m'ont ramenée à la maison, une petite cabane rouge qu'ils louaient dans la même petite communauté où j'avais été conçue – une grappe rurale de maisons, séparées les unes des autres par des champs de blé et de longues routes d'accès. Maman

1. Série de tempêtes de poussière qui s'est abattue sur les plaines des États-Unis dans les années 1930. (*N.d.T.*)

est restée avec moi tandis que papa est retourné à son travail dans les champs et le bâtiment.

Maman et moi étions seules alors, avec un téléphone à cadran, un chat et un téléviseur en noir et blanc. Les journalistes des chaînes locales y parlaient sûrement de la météo, sujet que ma famille suivait de près, et de l'imminente élection présidentielle, dont ma famille se souciait moins. La plupart d'entre eux ne prenaient pas la peine de voter, se sentant impuissants dans un système qu'ils soupçonnaient truqué. Maman, en revanche, qui venait de fêter ses 18 ans, avait la ferme intention d'exercer son nouveau droit.

Mais pour le moment, c'était avant tout l'art de fumer qu'elle exerçait, elle qui avait enchaîné les cigarettes tout au long de sa grossesse, tout en maniant un panier à linge salle rempli de couches en tissus et un biberon de lait en poudre. Il aurait été moins cher d'allaiter, mais cela aurait été le dernier degré de la pauvreté. Maman ne ressentait pas l'élan maternel qu'on lui avait pourtant dit qu'elle ressentirait. Elle fouillait les fonds de poche à la recherche de pièces de monnaie pour acheter le lait infantile. Betty avait fait la même chose dans les années 1960. J'aurais sans doute fait de même, en attendant que la vogue pour le retour à l'allaitement n'atteigne notre coin et notre classe. Je vois les choses tellement différemment aujourd'hui. Mais nous faisons alors comme on nous l'avait appris.

Grand-mère Betty allait tous les jours travailler à Wichita en voiture, mais dès qu'elle le pouvait, elle venait donner un coup de main à ma mère, comme le jour où je me suis étouffée sur mon biberon et qu'elle m'a secouée en me tenant par les chevilles, la tête en bas, pendant que maman faisait la sieste.

« Ton visage est devenu rouge comme une betterave, disait grand-mère, mi-amusée mi-désolée, à chaque fois qu'elle racontait l'histoire. Merde, je savais pas quoi faire. »

Quelques mois plus tard, lors de l'élection, maman a fait comme un tiers des électeurs du Kansas et a déposé son premier bulletin de vote pour la réélection de Carter. Mais, comme on le sait, c'est Ronald Reagan qui a gagné, et qui s'est employé à baisser les impôts.

Reagan disait que l'argent du secteur privé « ruissellerait » à travers l'économie jusqu'à nous, comme si nous étions tous dehors, bouche ouverte, priant pour que pleuve l'argent. En tant que grand défenseur des droits des États et de la déréglementation, Reagan séduisait

les gens de chez nous, lesquels avaient tendance à se méfier de tout gouvernement. À l'époque, le conservatisme prétendait à juste titre qu'il fallait tenir le gouvernement à l'écart de la vie des gens, une idée assez noble dans un pays qui a gagné son indépendance face à une monarchie oppressive.

Mais il s'avéra que tenir le gouvernement à l'écart du secteur privé pouvait mener à une autre forme d'oppression. Les politiques fédérales qui avaient créé une classe moyenne au xx^e siècle étaient en train de céder la place à un régime dominé par les entreprises dans lequel les milliardaires jouissant d'une influence politique pouvaient régner dans l'ombre.

La même année, en 1980, un chanteur de country enregistrait pour la première fois une chanson sur la Grande Dépression qui disait : « *Somebody told us Wall Street fell, but we were so poor that we couldn't tell.* » [Quelqu'un nous a dit Wall Street s'est effondré, mais nous on a rien vu tellement on était fauché.] Nous n'étions plus dans les années 1930, mais même dans mon enfance d'avant les chaînes câblées et Internet, nous ne comprenions pas la place que nous occupions au sein de l'économie. Nous étions à ce point ignorants de notre propre situation que, les rares fois où le concept de classe était évoqué, nous partions du principe que nous appartenions à la classe moyenne. Il nous arrivait d'entendre l'expression « classe moyenne » au journal télévisé et, pour nous, cela voulait dire « pas pauvre, mais pas riche ». Comme nous mangions à notre faim, c'est ainsi que nous nous considérions.

Ayant été conçue peu de temps après le discours prémonitoire de Carter et étant née quelques mois avant l'investiture de Reagan, ma vie s'est déroulée en tandem avec le déclin économique du monde ouvrier américain. Mais rien n'était encore visible sur les plaines du Kansas. Le fait que nous puissions vivre sur une parcelle de terre poussiéreuse du Kansas, avec une barrique de saindoux Crisco et un bon de réduction d'un dollar dans une enveloppe posée sur le comptoir de la cuisine, tout en pensant que nous appartenions à la classe moyenne représentait à la fois le triomphe d'une certaine forme de contentement et la triste illustration du manque de conscience de notre pays quant à sa propre structure économique. Pour la majorité des Américains, les classes sociales n'existaient pas dans notre démocratie, du moins pas comme une destinée ni une excuse. Vous aviez ce pour quoi vous

travailliez, pensait-on. Il y avait du vrai là-dedans. Mais ce n'était pas toute la vérité.

* * *

Papa a déposé le bilan de son entreprise de maçonnerie deux ans avant ma naissance. On ne peut pas couler du béton quand le thermomètre affiche des températures négatives, et l'hiver record de 1978 a privé mon père et ses employés de travail. Il est retourné dans la pose de charpente auprès de son père, ses oncles et deux frères aînés, dans l'entreprise familiale connue dans la région sous le nom de Smarsh Brothers Construction. Il labourait ses champs et ceux d'autres personnes, et faisait des petits boulots comme homme à tout faire.

Quand j'étais encore bébé, maman, papa et moi avons quitté la petite maison rouge pour une caravane que Betty et Arnie avaient garée à côté de leur ferme. Arnie a accroché la caravane à son tracteur et l'a tirée jusque sur notre terrain, une étendue d'herbe et de poussière située entre le barrage en hauteur d'un réservoir d'État et les champs plats de blé que papa avait cultivés toute sa vie.

J'ai fêté mon premier anniversaire dans cette caravane. Papa continuait de travailler et d'économiser de l'argent, et je suis devenue un bambin aux cheveux blond blanc. Maman préparait le dîner dans la minuscule cuisine dont le papier peint noir et blanc était imprimé de réclames du début du siècle pour des corsets et de la crème à raser.

Le plus souvent, maman travaillait aussi à l'extérieur. Il s'agissait presque toujours de vendre quelque chose. Elle a décidé d'obtenir une licence d'État d'agent immobilier pour vendre des maisons à Wichita. Ainsi, pour que mes parents soient plus près de leur travail, je suppose – une ville comptant plus de logements à bâtir et à vendre –, nous avons déménagé à Wichita, d'abord dans un appartement pendant moins d'un an, puis dans une maison que nous louions dans un quartier modeste mais calme et arboré. Le week-end, papa construisait notre maison à la campagne.

Les choses se présentaient plutôt bien. On a adopté un cocker. J'avais mon flacon de vitamines Pierrafeu et un lit à baldaquin rose. Le vendredi soir, maman et papa, sur leur trente et un, me disaient au revoir devant la porte et partaient dans la nuit – maman avec sa grosse coiffure bouclée et du fard vif sur les joues, papa avec ses bottes en

peau de serpent et fleurant bon le savon et l'après-rasage Irish Spring. Ils allaient dans des dancings où papa buvait du whisky canadien et maman des sodas light. Pendant la journée, quand ils étaient au travail, j'allais à la garderie. À trois ans, j'avais déjà vécu dans quatre endroits différents, assez pour savoir qu'un lit à baldaquin et des vitamines signifiaient la grande vie.

Une fois le terrain pour notre maison remboursé, papa l'a utilisé comme garantie pour obtenir un prêt et acheter du matériel de construction. C'était au début de 1983 et, déjà, le secteur du bâtiment pressentait l'arrivée d'une récession. À son père qui lui déconseillait d'emprunter de l'argent quand l'économie montre des signes d'instabilité, papa répondait qu'il avait confiance dans les États-Unis. Il pensait que les choses iraient en s'améliorant.

Le directeur de la petite agence bancaire locale voulait savoir comment il prévoyait de rembourser l'emprunt si jamais les commandes n'étaient pas au rendez-vous.

« Je couperai et vendrai du bois s'il le faut », lui a répondu mon père.

Il a signé le crédit et nous sommes retournés dans notre campagne.

À cette époque-là, nous n'habitons plus dans la caravane; nous l'avions rendue à Betty et Arnie pour qu'ils y accueillent d'autres personnes de la famille. Du coup, nous vivions chez eux à la ferme. Cet automne-là, mes parents et moi dormions dans le même lit dans une des chambres à l'étage.

À 20 kilomètres de là, plus bas sur la route, et avant que l'air ne devienne trop froid pour le ciment, papa a posé les fondations de notre nouvelle maison. Et lorsque l'hiver a commencé à durcir la terre autour de nous, papa a installé l'électricité. Il a embauché un homme de Mount Hope, une petite ville voisine, pour la plomberie et la climatisation. Mais le maçon allait devoir attendre finalement. Un froid glacial s'était soudain abattu sur la région, et le ciment gèlerait avant même d'avoir pu être étalé.

Arnie a prêté une foreuse à papa pour qu'il monte un hangar agricole. Ils ont creusé les trous, chargé d'énormes poteaux à l'arrière d'un camion à blé et fait basculer chacun dans un trou, tassant la terre et versant du béton tout autour, poteau après poteau. Ils ont cloué des planches de deux pieds sur quatre horizontalement entre les poteaux et ont hissé les poutrelles à l'aide d'une tractopelle. Des amis, jambes fermement enroulées autour des sommets des poteaux, agrippaient les

poutrelles suspendues dans les airs. Une fois le cadre terminé, ils ont recouvert l'ensemble de panneaux de tôle.

La grange à poteaux était pour moi un grand et mystérieux endroit où les hommes étaient sales et parlaient un langage de poids et de mesures – boisseaux de blé, grains par tête, milles au gallon, hectares de sorgho, pointes sur un chevreuil, yards d'un huit pointes. J'adorais quand ils m'amenaient avec eux faire les corvées ou au marché au bétail.

Je devais apprendre que grand-père Arnie avait été un père violent et vociférant avec ses propres enfants vingt ans auparavant. Je ne sais pas si c'est vrai mais, à mon arrivée, il avait changé, comme cela arrive souvent quand on passe du rôle de parent à celui de grand-parent. Il me trimballait sur son trois-roues pour que je l'aide à nourrir les vaches, ou me tenait sur ses genoux pendant qu'il conduisait le tracteur, et m'indiquait quel outil lui faire passer dans l'atelier. Il me trouvait hilarante. Il a commencé à m'appeler « Sarah Lou », pour je ne sais quelle raison, alors que mon deuxième prénom était Jean, comme ma maman. Puis, très vite, lui et grand-mère Betty ont commencé à m'appeler tout simplement « Lou ».

Cela me fait rire maintenant de constater que la plupart des femmes de mon entourage étaient affublées de ce qui équivalait à des pseudos de cibistes d'une seule syllabe. Betty était Sis. On appelait sa sœur Dorothy, Pud – abréviation de « Puddin » – pour éviter la confusion avec leur mère. Et, à cause de grand-père Arnie, j'étais Lou.

Comme la plupart des hommes auprès desquels j'ai grandi, les surfaces d'Arnie étaient rugueuses : énormes mains brunes et crevassées aux ongles meurtris comme ceux de mon père ; lourdes bottes en cuir pointues ; rouflaquettes hirsutes ; casquette en maille plastique rêche ornée du logo de la chambre froide où il était boucher. Mais moi je le voyais comme quelqu'un de tendre. Il m'a montré comment tirer un xylophone attaché à un bout de ficelle et, des années plus tard, un râtelier accroché à un camion à vitesses manuelles. Il a pleuré quand il a accidentellement renversé le trois-roues sur lequel nous roulions et que je me suis cassé le bras.

Le soir, Arnie rentrait de l'atelier avec des taches d'huile en forme de mains sur son jean. Betty, elle, de son travail au tribunal de Wichita en tailleur strict de la marque Kmart. Papa de ses chantiers avec de la sciure dans la barbe. Maman de l'aéroport de Wichita, où elle

travaillait au comptoir d'enregistrement d'une compagnie aérienne, en jupe d'uniforme et badge ornée de petites ailes.

Les quatre chambres de la ferme étaient à l'étage. Elles avaient des planchers de bois et des fenêtres d'origine à simple vitrage datant de 1910 qui sentaient la poussière et se couvraient de givre à l'intérieur. On avait l'habitude, papa et moi, de manger des céréales directement dans la boîte, assis dans le lit, jusqu'à ce que les miettes dans les draps rendent maman dingue. Nous nous blottissions les uns contre les autres pour nous réchauffer. Je n'avais jamais été aussi heureuse que lorsque je dormais sur un grand matelas entre mes parents, avec mes grands-parents juste derrière le mur en lambris de bois.

Au printemps 1984, papa et ses amis ont terminé notre maison. Ils ont posé les panneaux de Placoplatre et les bardeaux, et coulé du ciment devant le garage attenant. Un ouvrier embauché pour l'occasion a creusé un étang avec un bulldozer. Papa a construit un ponton en bois avant que le grand trou ne soit rempli d'eau. Un ami de la famille qui élevait des poissons-chats à quelques kilomètres plus bas sur la route a approvisionné l'étang. Maman et papa ont déménagé nos quelques affaires depuis la ferme de Betty et Arnie via la grand-route goudronnée qui longe Cheney Lake.

Maman a décoré la maison avec des choses qui, à nos yeux, étaient jolies et, à ceux des autres, au minimum bien coordonnées : un canapé en vinyle noir brillant à côté de deux fauteuils anciens achetés dans une vente aux enchères, un papier peint satiné couleur rose dans le hall d'entrée qui donnait sur l'étang. Dans le salon familial, murs peints en bordeaux et des cadres contenant des gravures d'hommes en habits d'équitation chassant le renard avec leurs chiens de chasse, comme si maman voulait redéfinir quel genre de gens de la « campagne » nous étions.

Elle avait un don pour donner l'illusion que nous avions plus d'argent que ce n'était le cas. Il émanait d'elle une forme d'audacieuse dignité. Elle disait que les gens accrochaient les œuvres d'art trop haut sur les murs. C'était quelque chose qui la dérangeait vraiment, comme si elle n'avait jamais connu de vrai problème. La saleté, aussi, la dérangeait – une sensibilité indispensable, car il n'y aurait jamais de femme de ménage. Son souci de la propreté était sans doute défensif, aussi, pour ne pas accréditer l'idée selon laquelle des gens comme nous pourraient être sales. Cette obsession héréditaire a toujours été

profondément ancrée en chacune de nous. *C'est propre* était la première remarque que faisait grand-mère Betty pour montrer qu'elle approuvait un nouveau restaurant de burger ou un motel de bord de route.

Pour ce qui est des problèmes plus profonds, je savais que Jeannie avait l'expérience inégalée que possède tout enfant ayant une mère. L'un de ces problèmes, visiblement, était que j'existais. Bien que je n'aie pas su pendant des années que j'avais été un accident, j'éprouvais cette connaissance à un niveau atomique. Je m'étais matérialisée autour d'une négation qui soit n'avait pas été entendue, soit n'avait pas été écoutée, la nuit où elle avait dit à Nick de ne *pas* jouir en elle.

C'est peut-être pourquoi, enfant, je n'entendais que des *ne pas* – ne parle pas, ne respire pas, ne rigole pas, ne pleure pas. Le coût de mon existence – la nourriture, l'air, l'eau, l'espace – était porté à ma connaissance, et mes actes justifiaient ou non ce coût. Le mérite de ma vie a été accueilli avec la même suspicion que celui de la vie de ma mère et d'innombrables personnes avant nous.

J'étais déterminée à ce que tu ne connaisses jamais ce sentiment qui cherchait à t'atteindre depuis un très lointain passé, depuis bien avant que j'existe, ou même que n'existent mes parents et mes grands-parents. Nous sommes une très ancienne lignée de paysans.

Du côté de maman, un mélange de Scandinaves, d'Allemands et d'Écossais-Irlandais, d'après ce que j'ai pu déterminer. Des mères célibataires qui se déplaçaient comme le vent et se disaient gitanes.

La tribu catholique de papa – je représente sa cinquième génération d'agriculteurs dans les plaines balayées par les vents du Kansas – descendait de glaneurs et d'agriculteurs originaires de la région aujourd'hui à la frontière entre Allemagne et l'Autriche, semble-t-il. Nous avons fini par cultiver du blé et élever du bétail, mais notre nom, Smarsh, désignait un aliment bien plus humble : les champignons. Dans notre contrée ancestrale, j'ai lu un jour, les pauvres disaient que les champignons étaient des doigts sacrés qui fendaient la terre pour les nourrir.

Ce genre d'alchimie, qui consiste à donner du sens – transformer ce que d'aucuns pourraient considérer comme l'acte humble de glaner en une communion directe avec Dieu, par exemple –, est souvent la seule sorte de pouvoir que possède le pauvre.

Une chose que maman et moi avions en commun était que nous comprenions et respections le pouvoir des mots et des noms. Sa propre

mère a dit qu'elle avait voulu l'appeler Jennifer, mais Ray a insisté pour qu'ils donnent au bébé le nom de Betty. C'est du moins le souvenir qu'en a grand-mère Betty. Ma mère s'appelait donc Betty Jean et a passé sa vie à expliquer pourquoi elle se faisait appeler Jeannie.

Mes parents ne savaient pas grand-chose au sujet de notre lignée ou même de la signification de notre nom de famille, mais peut-être que maman l'avait devinée d'une certaine manière. Elle m'a donné un prénom qu'elle savait signifier «princesse», comme si quelqu'un qui glanait pour survivre pouvait quand même être royal, voire riche à sa manière. Mais c'est mon nom de famille et ses origines qui décidaient de l'essentiel de ma vie. À l'instar des pauvres immigrés qui n'étaient pas si lointains dans notre lignée, nous avons été élevés pour ne pas nous attendre à grand-chose et pour demander encore moins. C'était sans doute pour le mieux. La maison que papa avait construite ne serait pas la nôtre longtemps.

* * *

À la question de savoir si je méritais d'exister j'ai répondu en travaillant dur : pliant le linge avant de savoir lire, me mettant sur la pointe des pieds pour essuyer autour du lavabo de la salle de bains tandis que George Strait chantait les rodéos et les jolies femmes sur le tourne-disque. J'ai été élevée pour ne pas rester inactive. C'était grâce à notre travail acharné que nous avons un toit et suffisamment à manger.

Ce dont j'avais le plus besoin, ce qui me manquait le plus cruellement dans ma vie, se situait dans le cœur de ma mère – cœur qui avait été marqué par les traumatismes de la pauvreté pécuniaire mais qui exprimait aussi un sentiment perpétuel de manque et d'insatisfaction qui ignore toute appartenance sociale.

La pauvreté que je ressentais avant tout était donc une pénurie du cœur ; je languissais presque constamment la mère qui, juste devant moi, demeurait hors de portée. Elle conservait l'immense amour qu'elle avait en elle comme les enfants de la Grande Dépression des pièces de monnaie. Étant son enfant, je n'avais d'autre choix que d'être émotionnellement pauvre avec elle. Je lui proposais de lui masser le dos tous les jours pour pouvoir toucher sa peau.

On fait preuve de ruse pour survivre, quelle que soit la pénurie. Ma famille excellait dans l'art de la ruse imaginative : on allait chez Furr's Cafeteria les rares fois où on sortait manger puisque c'était un buffet à volonté et on n'avait pas besoin de laisser de pourboire ; on cherchait dans les vide-garages des articles vendus en dessous de leur prix pour les revendre plus cher ; on réparait nous-mêmes nos affaires pour économiser le coût élevé du réparateur ; on se précipitait à la supérette pour acheter des sacs et des sacs de pommes de terre vendues seulement 5 cents la livre suite à une faute de frappe dans l'annonce publiée dans le journal du mercredi et que le distributeur était légalement tenu d'honorer.

De la même façon, je passais mon temps à hanter le couloir à quelques pas de là où ma mère, dans un fauteuil, lisait des romans de Stephen King ou regardait des soap-opéras, attendant de trouver le courage pour lui demander si elle m'aimait. Ce n'est pas tant que je ne connaissais pas la réponse que parce que je voulais l'entendre dire. Rien n'était plus douloureux pour moi que d'être privée de la vérité.

Quand je lui posais la question, sa réponse était juste mais le ton aussi cruel que son silence. Je voulais son affection, mais, plus que tout, je voulais qu'elle soit heureuse. D'après ce que j'ai pu observer, l'enfant pauvre souffre tout autant pour ses parents que pour lui-même. Certains diront que ce n'est qu'un instinct égoïste de plus, car pour qu'un enfant survive, il faut que ses parents survivent. Mais j'ai ressenti le fardeau de ma famille comme étant le mien bien au-delà de l'enfance.

* * *

Tu aurais été engendrée par des gens ingénieux et travailleurs. La pauvreté exige ces qualités.

Mes parents avaient tous les deux un certain don pour gagner vite quelques dollars. Pendant l'été 1984, papa a eu une idée parmi ses plus ambitieuses lorsque le comté de Sedgwick a interdit la vente de feux d'artifice surpuissants – les M-80, les fusées-bouteilles, des articles connus pour arracher des mains. Papa savait que les habitants de Wichita devraient se rendre dans un comté voisin pour acheter de quoi s'amuser pour les festivités du 4 Juillet.

Nous, nous vivions au-delà de la limite du comté, dans Kingman County, où aucun élu n'aurait songé une seconde à interdire quelque genre de feux d'artifice que ce soit. Les gens de notre comté étaient des agriculteurs qui conduisaient d'énormes moissonneuses-batteuses avec de gigantesques lames tranchantes pour couper le blé; des menuisiers qui construisaient leurs propres hangars géants en jouant de leurs marteaux perchés à la cime de poutres; des femmes qui immobilisaient leurs veaux pour leur injecter des vaccins avant d'aller en pick-up tout-terrain au bureau, le long des rues pavées de briques de quelque bourg. Ils pouvaient gérer des pétards.

En juin, maman s'est rendue en voiture à un entrepôt de vente en gros au bord d'une route asphaltée dans les plaines. Elle a fait un chèque pour des centaines de lourdes boîtes de divers feux d'artifice et de pétards fabriqués en Chine. Des pétards à mèche Black Cat, des assortiments de marque TNT, des M-80, des M-60, des fusées, des cierges magiques pour enfants et des bombes fumigènes, des petites poules qui tirent des œufs étincelants de leur croupion et des colonnes en carton qui lâchent de splendides fontaines d'étincelles multicolores et portent des noms comme Springtime Sunrise.

Papa et grand-père Arnie ont fabriqué un stand de vente avec des chutes de bois que papa gardait dans notre remise. Ils ont chargé le stand sur une charrette à foin qu'ils ont tirée sur la route goudronnée du comté jusqu'au parking caillouteux de Kampling's Live Bait Shop, magasin d'appâts pour pêcheurs situé à l'entrée du chemin menant à Cheney Lake, où il attirerait du monde pendant le week-end de festivités.

Le stand de feux d'artifice était en forme de rectangle étroit, avec un toit, un comptoir pour servir les clients et un rayonnage en arrière-fond. Maman et grand-mère Betty ont disposé les articles sur les étagères, s'arrêtant de temps à autre pour fumer une Marlboro et fixer l'horizon d'un regard las. J'avais presque quatre ans et je tenais une banderole rouge blanc et bleue contre le comptoir pendant qu'elles l'agrafaient en place, épais et odorant plastique fouetté par le vent qui se collait à nos jambes moites et sales de poussière.

Papa a transporté son groupe électrogène de notre hangar jusqu'au stand de feux d'artifice. Cela alimenterait en électricité la guirlande d'ampoules suspendues en haut du stand, ainsi que l'enseigne clignotante en forme de flèche qu'il avait louée et placée dans l'herbe près de

la route goudronnée. Quand le soleil s'est couché, les petites ampoules de l'enseigne se sont allumées, et les hannetons se sont mis à bourdonner autour.

Le matin où nous avons ouvert boutique, les habitants de Wichita sont arrivés par l'est, dans des pick-up tractant des hors-bords et les portefeuilles plein d'argent. Ils ont acheté des montagnes de feux d'artifice et sont repartis en direction de l'entrée du lac pour profiter du week-end prolongé. Grand-mère Betty, ses courts cheveux blonds noircis par la sueur au-dessus de sa nuque, comptait le tas de billets sans cesse plus épais dans notre caisse.

Pendant ce temps, papa et grand-père Arnie passaient leurs journées dans les champs, à faire les blés aux commandes des moissonneuses-batteuses ou, après la moisson, à déchaumer. Le soir, ils venaient donner un coup de main pour la vente. La peau rougie par le soleil, les yeux fatigués, les moustaches pleines de poussière et de brindilles, ils déplaçaient de lourds cartons, buvaient de la bière et rigolaient.

Avec Shelly, une cousine plus âgée que moi, on jouait avec des bestioles dans la terre poussiéreuse chaude et traçait des mots dans le ciel noir avec des cierges magiques jusqu'à ce que Shelly, qui pouvait être plus méchante que n'importe quel garçon et était bien plus coriace que la plupart d'entre eux, enfonce un pétard dans le derrière d'un crapaud et allume la mèche, ce qui m'a fait pleurer. La grande sœur de Shelly, une ado maigre nommée Candy, se tenait près du talus et faisait signe aux voitures qui passaient sur la route, vêtue d'un bikini et de jarretelles à rayures et étoiles en faisant tourner un bâton de majorette. Elle portait un haut-de-forme en papier à la Oncle Sam sur ses courts cheveux châtain clair. Les habitants des fermes voisines faisaient signe en passant. Tout le monde était recouvert d'une fine couche de poussière.

Une fois le stand fermé vers minuit, papa passait la nuit assis dans son pick-up, un fusil de chasse chargé posé sur le siège à côté de lui, au cas où quelqu'un aurait eu l'idée de nous voler. Les armes à feu étaient une sécurité pour de bonnes raisons là où nous vivions. Ce qui était à nous n'était pas enfermé dans une banque, mais juste entreposé sur un stand en bois décoré d'une banderole en plastique qui clapotait dans le vent de la prairie.

«On n'est jamais trop prudent», disait-il en tenant son arme avec respect, mais sans fierté particulière.

Quand tout a été terminé, le lendemain matin du 4 juillet, mes parents ont compté et entouré d'élastiques les billets. Après avoir payé le grossiste, le comté pour le permis de vente et les membres de la famille qui avaient donné un coup de main, il leur restait une fortune de plusieurs milliers de dollars. Voilà qui tombait bien vu que le ventre de maman était gros du bébé qui naîtrait à l'automne.

* * *

Maman et papa ont tenu leur premier stand de feux d'artifice l'année où Reagan a été réélu – vendant de la fierté américaine au milieu d'un champ le long d'une deux-voies goudronnée tandis que des groupes de réflexion vendaient leur économie du « ruissellement ». C'est curieux quand on y pense que leurs deux enfants soient nés quelques semaines à peine avant une élection remportée par Reagan. On pourrait cartographier notre vie, à l'un et l'autre, dans le contexte de la destruction de la classe ouvrière: la disparition de l'exploitation agricole familiale, le démantèlement du système public de santé, le désengagement financier des écoles publiques, des salaires si stagnants que les travailleurs à temps plein ne pouvaient plus payer leurs factures. L'inégalité sans précédent de la répartition des richesses était déjà de la nouvelle ancienne pour nous quand la presse écrite a commencé à en parler au début du nouveau millénaire. C'est ce qui distingue celui qui vend les feux d'artifice de celui qui les regarde resplendir dans le ciel depuis un parc public un jour de congé de celui qui les regarde depuis un bel appartement dans un gratte-ciel en ville. Chacun vit dans une Amérique différente et a, par conséquent, une conception différente des choses.

Papa ne possédait pas d'actions et ne suivait aucun marché autre que celui des produits agricoles. Mais il savait que quelque chose ne tournait pas rond dans l'économie. Les choses devenaient de plus en plus chères comparées à l'argent qui entrait. C'est un rapport que l'on perçoit avec acuité lorsqu'il s'agit de calculer un budget à dix cents près.

Papa mettait de côté des pièces de monnaie dans une énorme bouteille de whisky canadien. Un soir, il a décidé qu'il était temps de les compter. Il a déversé les pièces sur une table de jeu pliante dans le salon près de la cheminée en brique. J'ai regardé les *pennies*, les *nickels*,

les *dimes* et les *quarters* ruisseler et former un tas. Papa a soigneusement séparé les différentes pièces pour former des piles. Ce n'était pas un matérialiste. Je ne l'ai jamais vu s'acheter autre chose que des outils de travail. Mais il vivait dans un monde matérialiste, un système de biens et de services qui exigeait une compensation monétaire. Il a additionné les nombres sur un bloc-notes et à l'aide d'une calculette. Il a quitté le salon un instant avant de revenir recompter une seconde fois les pièces. C'est alors que je passais par là.

« Sarah, viens ici, a dit papa.

— Quoi? j'ai demandé.

— Tu as quelque chose à me dire?

— Non.

— Tu es sûre?

— Oui. »

Papa a soupiré et a regardé ses pièces.

« Je sais ce que tu as fait, a-t-il dit.

— Quoi?

— Tu as pris une pièce de 5 cents. »

Ce n'était pas vrai.

« Non, je n'ai rien pris, j'ai dit.

— Sarah, ne me mens pas.

— Je ne l'ai pas prise.

— Dis la vérité, et je ne me fâcherai pas contre toi.

— Je n'ai rien pris! »

Papa a soupiré de nouveau et s'est pris la tête entre les mains, tourmenté par tout ce que cela signifiait pour lui : il manquait un *nickel*, et chaque centime qui faisait défaut était de sa faute. Je me tenais là à le regarder, lui et les piles de pièces sur la table chancelante, sentant que j'étais sur le point d'éclater en sanglots. Je détestais être incomprise, et je détestais quand mes parents étaient malheureux. Ce moment était les deux à la fois, et l'air sentait le métal sale.

C'est alors que j'ai compris le poids de ces pièces. Les grandes en argent ont le plus de valeur, mais les plus petites comptent tout autant quand on a besoin de chaque sou. C'est une leçon qu'il m'est parfois arrivé d'oublier. Grand-mère Betty m'a grondée un jour parce que j'avais jeté à la poubelle quelques pennies sales et poisseux.

Sa mère et sa grand-mère avaient travaillé sur la chaîne de montage de Boeing pendant la Seconde Guerre mondiale. Une fois, une

période de paie s'est révélée ne représenter qu'un cent et la compagnie a fait un chèque de ce montant-là à sa grand-mère. Après sa mort, le chèque a fini dans les objets-souvenirs laissés à Betty.

« Voici un chèque de paie pour un seul fichu *penny*, disait Betty en le tenant avec respect. Tu t'imagines? Mais un *penny* est un *penny*. Chaque sou compte. »

La valeur de la monnaie était autrefois fondée sur un étalon-or, papa m'avait expliqué quand j'étais un peu plus grande, mais maintenant elle n'était fondée sur rien de tangible. C'était juste un jeu, en réalité, tout le système monétaire. Grand-père Arnie regardait les prix du blé monter et baisser dans le journal local ou sur le tableau des prix accroché à l'extérieur de la coopérative céréalière. Au tribunal de Wichita, grand-mère Betty gagnait moins d'argent que des hommes qui faisaient le même travail avec moins de compétence. Nous ne détenions pas d'actions, mais les fondements psychologiques du marché ne nous échappaient pas.

« Acheter au prix au détail, c'est pour les imbéciles », avait l'habitude de dire maman. Nous entrions dans un magasin et, d'un seul coup d'œil à une étiquette, reconnaissons une surface de vente remplie de prix aux marges ridicules. Maman prenait un plat sur un rayonnage, le retournait pour lire le chiffre collé en dessous. Elle haussait alors les sourcils et le remettait à sa place.

« Jamais de la vie », murmurait-elle.

Alors Betty aussi haussait les sourcils.

« Bonjour l'arnaque », s'exclamait-elle dès que nous étions à l'extérieur du magasin, marchant vers la voiture les mains vides.

C'est l'argent qui faisait tourner le monde, j'ai vite appris. J'ai su comparer les prix sur les étiquettes avant de savoir lire des mots. Pourtant, l'argent était un mensonge : des bouts de papier et de métal suggérant un prix – pour un bien, un service, un travail, un être humain même – d'une manière qui avait souvent plus à voir avec le profit qu'avec la vraie valeur. Nous étions les perdants de ce mensonge, peu importe le nombre d'hectares de blé que nous cultivions.

Ainsi, ma famille et notre classe sociale ont sans doute été les moins déçues par l'obsession de l'Amérique pour la richesse. En tant que travailleurs vivant à la racine même de l'économie agricole, non seulement nous étions capables de cultiver ou de construire nos propres produits et biens de première nécessité, nous comprenions

aussi le dur labeur qu'une miche de pain représente et nous avons donc moins foi dans l'argent qui permettait son achat que dans le pain lui-même.

Historiquement, l'inégalité des richesses et des revenus n'a rien d'exceptionnel dans le monde. En revanche, le système des classes sociales aux États-Unis a ceci de particulier que nous avons, pendant des siècles, nié son existence. Quel que soit l'échelon auquel ils se situent dans la hiérarchie sociale, les Américains ont cru qu'il suffisait de travailler dur et d'avoir un peu de savoir-faire pour aller de l'avant.

Contrairement à tant de gens de ma génération, j'ai effectivement su tirer parti de mes efforts et de mon savoir-faire. En plus de ce que j'ai pu gagner, j'ai aussi connu, chemin faisant, des coups de chance dont je ne tire aucun crédit. Bref, ma situation est meilleure que celle de mes parents.

Mais le rêve américain a un prix, et il varie en fonction de l'endroit où vous êtes né, de qui, de la couleur de votre peau et de la somme d'argent sur le compte en banque de vos parents. Plus vous êtes pauvre, plus le prix est élevé. Il arrive même que vous payiez l'équivalent d'une vie entière de travail sans rien en échange, voire moins que rien : dettes, blessures, misère la plus abjecte.

Mais qui que vous soyez et quelle que soit votre situation de départ, un avenir meilleur n'est pas garanti. Pendant des décennies, bien plus de personnes ont dégringolé de l'échelle sociale qu'elles ne l'ont gravie. L'économie américaine ressemble moins à un rêve soutenu par la démocratie qu'à un dieu inconséquent. La plupart d'entre nous, quelle que soit notre situation financière, lui sacrifions beaucoup.

C'est parfois un arrangement satisfaisant. Grand-père Arnie aimait travailler la terre, non pas pour le prix du boisseau de blé, mais parce que sentir l'odeur de la terre humide au lever du soleil relevait du sacré. Papa aimait construire de belles choses avec du beau bois, non pas pour le salaire, mais pour assister à la transformation de sa créativité en une structure solide et utile. Le plaisir que maman éprouvait lorsqu'elle vendait une petite maison à Wichita ne venait pas seulement de sa maigre commission, mais aussi des larmes qu'elle voyait surgir dans les yeux des gens lorsqu'elle leur tendait les clefs.

Le travail peut s'avérer être une réelle communion avec une ressource, un matériau, autrui. Je n'ai aucun problème avec le travail.

C'est dans sa relation à l'économie – qui attribue une valeur donnée à un travail – que se situe le problème.

Le travail de ma famille a été sous-estimé à un tel degré que, même si nous n'avons jamais eu à souffrir de la faim ou été sans toit de manière chronique, nous avons tous connu ce que cela fait d'avoir besoin de quelque chose d'essentiel – nourriture, chaussures, un lieu sûr où habiter, de quoi payer un loyer ou un rendez-vous chez le docteur – et de devoir s'en passer par manque d'argent. C'est de ce genre de situation que je voulais me sortir à tout prix. De ce genre de situation que je ne voulais pas pour toi.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVEES A L'EDITEUR